

## 01

### Bonjour à tout le monde

J'ai toujours eu peur de la foule. Cette appréhension n'est sans doute pas étrangère à ma petite taille. Si les grands ont l'avantage de dominer le monde et d'en percevoir les dangers bien avant leur approche, les petits sont condamnés à devoir anticiper. Privés de la vue, ils doivent veiller à ne pas se laisser phagocyter par la foule. La règle d'or, dans une salle bondée, est de choisir un poste d'attente loin des issues, le dos au mur. En cas de panique généralisée, vous éviterez ainsi l'étouffement, voire l'écrasement si d'aventure les portes refusaient de s'ouvrir.

C'est la stricte application de cette règle qui me poussa, en ce mois de septembre, à me réfugier au fond du foyer de l'Ecole Normale de filles de La Rochelle, où se déroulait l'accueil des nouveaux « élèves-maîtres » de la promotion 1977. Grand bien m'en prit, car la petite salle ne tarda pas à se remplir, et je me retrouvai bientôt plaqué sur le mur du fond, derrière un assemblage de corps totalement impénétrable. Je repérai quelques connaissances qui avaient usé leurs fonds de culottes dans mon lycée. Les discussions allaient bon train et le niveau sonore enfla régulièrement jusqu'à ressembler au bourdonnement d'un essaim de mouches attirées par les restes d'un repas gargantuesque.

Je commençais à m'impatienter quand retentit dans le lointain un cri suraigu, déchirant, poussé par une improbable soprano : « *Bonjour !* »

## Bonjour à tout le monde

Dans l'instant, les bourdonnements cessèrent, tandis que la Castafiore enchaînait : « *Bonjour à tout le mon-on-de bonjour, bon-jour !*<sup>1</sup> » Vite ! J'attrapai une chaise, la calai contre le mur et sautai dessus afin d'assister au spectacle. Le temps que je m'oriente, la diva avait déjà entrepris de fendre la foule, la séparant en deux groupes. Les plus proches reculaient précipitamment, faisant vaciller le deuxième rang. Je me félicitai intérieurement de mon judicieux placement.

Mado – c'était son surnom – s'avéra bien meilleure chanteuse que Bianca Castafiore. S'interrompant brièvement, elle lâcha alors la réplique favorite de tous les professeurs de musique : « *A vous !* » Puis elle se lança dans une pantomime digne de Chaplin. Ses mains volaient d'un groupe à l'autre, stoppant à droite, relançant à gauche, le tout dans une cacophonie générale à laquelle je me gardais bien d'apporter ma contribution. Mon voisin de droite bourdonnait à contretemps, tandis qu'à quelques mètres devant moi, une fille tentait désespérément de rattraper un retard chronique. En voilà deux qui ne brilleraient pas dans l'enseignement de la musique, ce qui ne les empêcherait pas pour autant de devenir d'excellents instituteurs. Mais le pire était encore à venir. Lorsque Mado entreprit de nous faire chanter en canon, la salle rectangulaire explosa d'une tempête sonore qui se répercutait d'un mur à l'autre dans un écho assourdissant et totalement indéchiffrable. Je me bouchai discrètement les oreilles, attendant patiemment la fin de l'orage.

Quand la vague sonore et Mado se furent retirées, nous eûmes droit au traditionnel discours d'accueil. Le directeur s'avança, costumé, cravaté, bien coiffé et rasé de frais. Il nous expliqua, avec emphase et solennité, l'importance de notre future mission. L'eût-il exercée lui-

---

1



même qu'il en aurait dans doute parlé bien plus modestement et nous aurait conseillé l'humilité plutôt que la fierté. Mais, comme j'allais le découvrir tout au long de ma carrière, la connaissance des réalités du métier d'enseignant va en s'amenuisant au fur et à mesure que l'on progresse dans la hiérarchie de l'Éducation Nationale<sup>2</sup>.

Puis ce fut l'appel des différentes classes et on nous libéra. Fidèle à mon plan d'évacuation, je laissai passer la foule avant de me risquer dans le couloir. C'est en déambulant, à la recherche de la bonne salle, que je fis ce jour-là et pour la première fois la connaissance de messieurs Sni et Sgen. Ils racolaient sans vergogne, étalant leurs attributs sur un grand panneau d'affichage. Dans une logorrhée truffée de sigles incompréhensibles pour le novice que j'étais, ils tentaient de me persuader que le premier acte d'un enseignant respectable et responsable consiste à bien choisir son camp. A cette époque, le Syndicat National des Instituteurs regroupait environ 80% des enseignants encartés, tandis que le Syndicat Général de l'Éducation Nationale rassemblait les 20% restants. Comparé à la dispersion syndicale actuelle, le SNI était une véritable institution qu'aucun ministre de l'Education Nationale n'aurait osé contrarier.

Arrivé bon dernier, je me glissai dans le fond de la salle. Nous eûmes droit au traditionnel tour de table<sup>3</sup>. Quelques professeurs étaient

---

<sup>2</sup> A l'instant où je termine cette phrase, la dernière enquête internationale PIRLS vient de nous classer en fin de peloton pour la compréhension de lecture. Dans la foulée, le ministre de l'Education Nationale annonce que pour résoudre ce problème, il va promouvoir la dictée. Cherchez l'erreur. Par contre, il se garde bien de préciser que les élèves testés ont appris à lire avec les programmes qu'il avait lui-même mis en place lors d'un précédent mandat, programmes qui misaient tout sur la grammaire et l'orthographe en faisant l'impasse sur la compréhension des textes.

<sup>3</sup> Le « tour de table » est à l'Éducation Nationale ce que la pierre de rosette est à l'égyptologie. Pas une réunion, un cours, une conférence, une formation sans une présentation systématique de tous les participants, qu'ils soient huit ou bien cinquante. Et alors, me direz-vous ? Il faut bien savoir à qui on a affaire, non ? Tu parles, Charles ! Allez-donc mémoriser les noms d'une vingtaine de personnes ainsi que leur fonction, qui ils représentent, où ils exercent...

présents, qui nous expliquèrent ce qui nous attendait pour les deux années à venir. La grande majorité de ces professeurs étaient issus du secondaire. Enseignants en collège ou lycée, ils avaient sollicité et obtenu un poste de professeur en école normale. Ils étaient très compétents dans leur discipline mais, contrairement à ceux qui enseignent aujourd'hui en E.S.P.E.<sup>4</sup>, ils étaient peu férus de didactique et pas très au fait des réalités quotidiennes d'une classe primaire. Quelques années leur seraient nécessaires pour adapter leur discours et leurs cours, à condition de le vouloir et d'en avoir le temps, ce qui était peu probable s'ils avaient été nommés à quelques années de la retraite. Ils n'étaient jamais inspectés ni évalués comme le seraient les enseignants qu'ils étaient chargés de former. Les plus intéressants nous parlaient de situations de classe qu'il fallait commenter, tandis que les autres nous abreuyaient de cours théoriques issus de leurs précédentes affectations et totalement déconnectés de la classe. En mathématiques nous étudions des fonctions, en français le professeur nous ressortait ses cours de linguistique, en dessin et travaux manuels, nous sculptions et dessinions des visages : nous apprenions à faire mais nous n'apprenions pas à apprendre. L'école des années 70 fonctionnait encore sur le principe de la transmission magistrale et verticale des savoirs.

L'une des grandes richesses de l'enseignement primaire, c'est son interdisciplinarité. C'est aussi un grand défi. Interconnecter les domaines enseignés, comme ils le sont dans la vie quotidienne, c'est permettre aux élèves d'acquérir des savoirs et des compétences utiles pour leur future vie en société. C'est aussi donner du sens aux apprentissages, intéresser et motiver les élèves. Mais l'interdisciplinarité n'était pas au programme de l'Ecole Normale de la fin des années 70. Tout était cloisonné et chaque professeur suivait son petit chemin sans

---

<sup>4</sup> Les Ecoles Supérieures du Professorat et de l'Éducation ont remplacé les Instituts Universitaires de Formation des Maîtres, qui avaient eux-mêmes succédé aux Ecoles Normales.

jamais croiser les autres. Pourtant, dans quelques écoles, des enseignants exploraient d'autres voies : la pédagogie de Projet, différenciée, Montessori<sup>5</sup> ou bien encore la pédagogie active de Célestin Freinet<sup>5</sup>. Comme souvent, l'innovation venait de la base et mettrait un certain temps à vaincre l'inertie académique. Le travail de ces enseignants novateurs est maintenant reconnu et même parfois récompensé, mais à l'époque, il n'était pas très bien vu. Il fallait un certain courage et des convictions bien ancrées pour affronter un inspecteur qui pouvait couler votre carrière d'un rapport assassin, ou des parents d'élèves qui avaient appris sous la férule d'instituteurs mégalomanes et intransigeants, voire violents.

A l'internat, nous formions une bande de potaches désœuvrés et inconscients des défis qui nous attendaient. Le passage vers la vie active nous semblait doux car nous n'avions en cette première année aucun travail personnel à fournir en dehors des heures de cours. Avec Jean-Louis, mon copain de chambrée, nous passions le temps en écoutant de la musique et en lisant de la science-fiction. Contrairement à beaucoup de nos camarades, nous avons passé le concours d'entrée en 3<sup>ème</sup> et non après le bac. Pendant nos années de lycée, nous avons bénéficié d'une bourse et voilà que nous touchions maintenant un véritable salaire. Certes, il n'était pas élevé mais il représentait une liberté appréciable. En contrepartie de ces avantages financiers, nous nous étions engagés à rester au service de l'état pendant une durée minimale de 10 ans. En cas d'abandon prématuré, il nous faudrait rembourser la totalité de l'argent perçu durant nos études, école normale comprise.

Pour permettre à ses élèves d'observer des situations d'enseignement, l'Ecole Normale disposait d'écoles annexes : une chez les garçons, et l'autre chez les filles<sup>6</sup>. Les maîtres de ces écoles étaient dits « maîtres d'application » et leur enseignement était on ne peut plus

---

<sup>5</sup> Voir en annexe

<sup>6</sup> Les cours étaient mixtes, mais pas les internats.

académique : cours magistraux, estrade sous le tableau, tables bien alignées. Les élèves y étaient issus de familles très aisées. Les problèmes de discipline étaient très rares et les enfants, toujours polis, parlaient rarement à plusieurs en même temps.

C'est dans l'une de ces classes idylliques que je fis mon premier stage d'observation. Nous étions deux, assis de part et d'autre de la salle, à regarder les élèves défiler au tableau ou bien lever leur ardoise au garde-à-vous à chaque claquement de mains de l'enseignante. Les leçons et les exercices s'enchaînaient et les rares échanges verbaux se faisaient toujours en réponse à une question de la maîtresse, jamais entre élèves ou bien à l'initiative de l'un d'eux. De temps en temps, on nous laissait corriger quelques cahiers, ce qui se résumait à griffonner un « *TB* » ou un « *B* » - rarement un « *AB* » - au stylo rouge dans la marge. Tout cela était un peu déprimant. Le calme régnait en permanence et j'en avais déduit que le métier d'instituteur n'était finalement qu'un long fleuve tranquille. Quelle erreur ! J'allais bien vite déchanter...

Lors de la deuxième année, nous changeâmes de braquet. Les stages *d'observation* devinrent *stages en situation* et nous avions la responsabilité d'une classe pendant tout un trimestre. Pendant ce temps, l'enseignant titulaire était lui-même en stage de formation continue, ce qui libérait sa classe pour accueillir un élève-maître. Ces stages de 12 semaines n'existent plus, mais à l'époque, l'argent coulait à flots. Il fallait en effet payer deux enseignants pour la même classe. Les écoles d'application ne suffisaient plus pour accueillir tout le monde, si bien que nous fûmes répartis par deux ou trois dans une cinquantaine d'écoles. Loin de l'ambiance feutrée et rassurante des écoles annexes, nous allions découvrir les devoirs et les contraintes de notre future profession.

C'est ainsi que je me retrouvai dans une cité de banlieue dont l'école, entourée de tours d'habitations, comprenait 10 classes et une cour presque aussi grande qu'un terrain de football. Les salles étaient

immenses, alignées sur 2 étages traversés de couloirs sans fin. J'avais la charge de 25 élèves aussi divers que la population de la cité, dont 3 ou 4 allophones récemment arrivés en France. La titulaire de la classe m'avait laissé des progressions très détaillées. Elle partait en formation continue pour 3 mois et je ne devais pas la revoir avant la fin de son stage.

La première journée, je fis connaissance avec mes élèves et tout se passa très bien... jusqu'au soir. C'est à la sortie des classes que je commis ma première erreur. Alors que j'accompagnai mes élèves jusqu'au portail pour les rendre à leurs parents, je me trouvais tout à coup bien seul. Les parents m'observaient curieusement. Percevant un léger malaise, je me retournai et aperçus les autres classes alignées à une vingtaine de mètres du portail, en rang par deux. Puis, dans une manœuvre longuement répétée, l'un après l'autre, chaque enseignant fit un signe libérateur qui propulsa ses élèves vers le portail. Je me retrouvai au milieu d'une cohue indescriptible. Quand les rangs furent enfin clairsemés, le directeur me prit à part et m'expliqua :

- *On n'avance jamais jusqu'au portail ! On ne sait jamais, avec certains parents. La plupart du temps, ils nous cassent les pieds pour rien, mais certains peuvent être violents. Ceux qui veulent vraiment nous parler prennent rendez-vous.*

Je n'avais pas l'impression d'avoir risqué ma vie, mais peut-être avais-je eu de la chance... A l'école annexe, les élèves étaient tellement doués que les parents n'avaient jamais rien à dire aux enseignants. Ici, pas contre, beaucoup étaient en réelle difficulté, mais les enseignants maintenaient une distance de sécurité pour refréner les demandes de leurs parents. J'étais un peu perdu.

La vie d'une grande école est réglée comme du papier à musique. La surveillance de la cour est partagée entre les enseignants et un tableau réglementaire indique les horaires de service de chacun. Malgré les récréations échelonnées, les accidents étaient pourtant nombreux car certains « oubliaient » leur service ou bien se rassemblaient pour

discuter, laissant de nombreux recoins sans surveillance. Il arrivait même qu'en cas de mauvais temps cette surveillance s'effectue au travers de la baie vitrée de la bibliothèque, un café à la main. Pourtant un matin où, n'étant pas de service, j'étais quand même descendu, j'eus la surprise d'apercevoir une rangée de 5 ou 6 enseignants arpentant la cour dans tous les sens d'un pas martial bien appuyé. Je croisais un directeur surexcité qui me glissa en passant :

– *L'inspectrice est dans mon bureau !...*

C'était donc la cause de ce regain de surveillance de la cour... L'inspectrice... Comme j'allais bientôt devoir m'y frotter, je me renseignai sur le personnage dès qu'elle eût quitté l'école. On me la décrivit comme une furie intransigeante qu'il valait mieux ne pas contrarier. J'allais de toute façon faire sa connaissance dès le lendemain car je devais assister à une *conférence pédagogique*.

Je n'avais jamais participé à l'une de ces réunions qui rassemblaient enseignants et inspecteurs pour une journée entière. Celle-ci se tenait dans une école voisine. Je m'attendais à des échanges décontractés, mais lorsque je franchis la porte de la salle avec mon collègue stagiaire, je sus instantanément que nous n'étions pas à notre place. L'ambiance était plus proche de celle d'un cocktail que d'une réunion de travail. Les hommes étaient sur leur trente-et-un et les femmes habillées pour un défilé de mode. Les chaises étaient alignées comme pour une représentation théâtrale. Nous gagnâmes discrètement le fond de la salle. L'inspectrice étant en retard, je m'installai sur une chaise, adossé au mur et m'occupai en parcourant un journal qui trainait sur une table. Tout à ma lecture, je ne fis pas attention au changement d'ambiance, jusqu'à ce qu'une main autoritaire écarte mon journal. Surpris, je levai la tête pour découvrir l'auteur de cette manchette digne d'une compétition de karaté. La femme à l'allure austère qui me toisait me lança sur un ton mielleux :

– *On se lève, pour dire bonjour à une dame...*